

50^e anniversaire de la mort du général Charles de Gaulle (1890-1970)

L'année 2020 permet de célébrer le général de Gaulle à l'occasion d'un triple anniversaire : sa naissance en 1890, l'appel du 18 juin 1940 et sa mort le 9 novembre 1970. Si l'annonce de son décès a propagé une immense émotion dans le monde entier, une grande majorité des Français lui ont rendu un hommage sans précédent. A Martigné-Ferchaud, comme dans beaucoup de villes et de villages de France, la population a également rendu un ultime adieu au chef des Français libres.



Colombey-les-Deux-Eglises, la Boisserie, lundi 9 novembre 1970

18 h 50 ♦ Charles de Gaulle sort de son bureau et pénètre dans le salon-bibliothèque. A ce moment-là, Francis Marroux, son chauffeur attitré, rentre dans la salle à manger du personnel, une petite pièce adossée aux cuisines. Il pend sa gabardine bleue au portemanteau de bois. Il attend les ordres. Charlotte Marchal, la femme de chambre, tire les doubles rideaux. Dehors la pluie a repris, en crachin invisible. Le vent froid chasse la douce chaleur du feu de bois qui crépite dans la cheminée.

18 h 55 ♦ Le Général, assis dans son fauteuil, aligne les cartes retournées sur la feutrine verte qui recouvre la table de jeu. Il commence une nouvelle partie de réussite. Dans ces rares instants, il oublie tout, se débarrasse de tous ses soucis. En face de lui, de l'autre côté de la pièce, le poste de télévision est allumé, le son coupé. À sa gauche, Yvonne de Gaulle, assise à son bureau Empire, achève sa correspondance. Comme son épouse n'a pas terminé son courrier, il se garde de la déranger. Le silence est leur compagnon habituel.



La Boisserie à Colombey-les-Deux-Eglises

19 h 02 ♦ Subitement, le Général se dresse de son fauteuil. Sa bouche s'ouvre comme s'il avait des difficultés pour respirer : « Yvonne, j'ai mal... j'ai mal... là dans le dos... ».

Yvonne de Gaulle se précipite vers son époux. Elle n'aura pas le temps d'arriver jusqu'à lui. Le Général s'affaisse sur le fauteuil, un genou à terre, le bras gauche étendu sur l'accoudoir. Ses lunettes gisent sur le tapis. Il a perdu connaissance.

M^{me} de Gaulle appelle à l'aide. Francis Marroux, Honorine Manzoni, la cuisinière, et Charlotte Marchal arrivent en courant. Le chauffeur prend son maître dans ses bras et l'allonge à même le sol. La femme de chambre repousse la table de jeu ; quelques cartes tombent.

19 h 05 ♦ « Appelez vite un médecin », dit Yvonne de Gaulle dans un souffle. Charlotte Marchal se précipite et demande le 323 à Bar-sur-Aube, le docteur Guy Lacheny. Le médecin n'est pas à son cabinet mais chez un malade à huit kilomètres de Colombey-les-Deux-Eglises. Sa femme va l'alerter.

19 h 08 ♦ « Il faut le mettre sur un matelas » dicte Yvonne de Gaulle. Charlotte Marchal va en prendre un au premier étage. Francis Marroux allonge le Général sur le matelas, dégrafe le col de sa chemise et la cravate. Yvonne de Gaulle, agenouillée, tient le poignet de son mari et guette sa respiration qui n'est plus qu'un pauvre souffle saccadé.

Le docteur Lacheny, au volant de sa 304 blanche, fonce vers la Boisserie, sa serviette de secours d'urgence auprès de lui.

19 h 15 ♦ « Allez chercher le curé ! » s'exclame M^{me} de Gaulle. Francis Marroux saute dans sa voiture et prend la direction du presbytère. Il fait déjà très nuit. Il sonne deux coups à la porte de la cure. Traversant son jardinet, l'abbé Claude Jaugey découvre dans le noir le chauffeur essoufflé : « Le général de Gaulle a un malaise... venez vite monsieur le curé ! ». Le prêtre sent que c'est grave. Muni de sa trousse qui contient les Saintes Huiles, il file, à côté du chauffeur, vers La Boisserie.

19 h 23 ♦ À trois minutes près, le médecin et le prêtre arrivent à La Boisserie. M^{me} de Gaulle prie l'abbé d'attendre dans le salon et guide le docteur Lacheny vers la bibliothèque.

Le médecin s'agenouille, saisit la main toute blanche du Général, cherche le pouls, redresse la tête vers M^{me} de Gaulle et ne dit rien. La respiration, comme le pouls, est inexistante ; et l'abdomen est tout gonflé. L'hémorragie a été foudroyante probablement suite à une rupture de l'aorte abdominale. Il n'a pas souffert et ne s'est pas vu mourir. Le docteur se redresse et se tourne vers M^{me} de Gaulle : « Madame, il n'y a plus rien à faire ».

L'abbé Jaugey, qui saisit toute l'importance historique des minutes qu'il s'apprête à vivre, a passé son étole violette. Il entre dans le salon et s'agenouille auprès du Général. De sa trousse, il sort son manuel de Rituel et débouche son petit flacon d'huile. Il y a urgence. Le curé utilise la formule courte des derniers sacrements : « Mon fils Charles, par cette onction sainte, que le Seigneur vous pardonne tous les péchés que vous avez commis. Amen ». Il appuie son pouce droit sur le front du mort.

Un lourd silence emplit la pièce, plein de respect et de désespoir.

Charlotte Marchal ramasse les lunettes et les pose directement sur le petit meuble à cigares. Honorine Manzoni serrant son mouchoir contre sa poitrine, écrase de courts et silencieux sanglots.

Francis Marroux s'agenouille à son tour et approche sa main du masque crayeux du Général et lui ferme les yeux.

« Personne n'a prononcé un mot, une parole » dira le prêtre.

Yvonne de Gaulle met fin au pieux silence. Puisqu'elle est seule, il lui faut maintenant décider. Elle sait depuis quelques instants que l'irréversible est arrivé. Francis Marroux pousse vers elle un siège. Elle le refuse, elle veut rester droite. Elle demande à toutes les personnes présentes de garder le silence, de ne parler à personne... Elle met un point d'honneur à ce que tous les membres de la famille soient prévenus directement par téléphone et non pas par la radio.

A la Boisserie, on prépare les obsèques. Charles de Gaulle avait tout prévu, dans les moindres détails ; tout était réglé et son épouse le savait.

Mardi 10 novembre - 0 h 30

Le général de Boissieu et son épouse Elisabeth de Gaulle arrivent à la Boisserie. Le capitaine de vaisseau Philippe de Gaulle, affecté à Brest, arrivera beaucoup plus tard. M^{me} de Gaulle retrouve enfin les siens.

Dans le salon, autour de la famille réunie devant le corps drapé de tricolore, éclairé de deux cierges, et, disposés sur le napperon d'une petite table : un crucifix, une branche de buis trempant dans une soucoupe d'eau bénite. Au pied du divan, une sculpture en or : la croix de la Libération. Tous s'immobilisent en une fervente prière.

La nuit a été longue et froide.

9 h 40 ♦ L'Agence France Presse (AFP) annonce la nouvelle. L'émotion est immense en France comme dans le monde.

Ce même jour, peu avant midi, Georges Pompidou, président de la République, s'adresse aux Français à la télévision : « *Le général de Gaulle est mort. La France est veuve...* ».



Le 12 novembre 1970 a été décrété « Journée de deuil national » dans tous les secteurs relevant de l'autorité de l'Etat.

Colombey-les-Deux-Eglises, jeudi 12 novembre 1970 - 15 heures Les obsèques

Comme le savait son épouse, Charles de Gaulle avait tout prévu comme le stipule son testament olographe du 16 janvier 1952 :

« Je veux que mes obsèques aient lieu à Colombey-les-Deux-Eglises. Si je meurs ailleurs, il faudra transporter mon corps chez moi, sans la moindre cérémonie publique. Ma tombe sera celle où repose déjà ma fille Anne et où, un jour, reposera ma femme. Inscription : Charles de Gaulle (1890-....). Rien d'autre. »

La cérémonie sera réglée par mon fils, ma fille, mon gendre, ma belle-fille, aidés par mon cabinet, de telle sorte qu'elle soit extrêmement simple. Je ne veux pas d'obsèques nationales. Ni président, ni ministres, ni bureaux d'assemblées, ni corps constitués.

Seules, les Armées françaises pourront participer officiellement, en tant que telles ; mais leur participation devra être de dimension très modeste, sans musiques, ni fanfares, ni sonneries.

Aucun discours ne devra être prononcé, ni à l'Église ni ailleurs. Pas d'oraison funèbre au Parlement. Aucun emplacement réservé pendant la cérémonie, sinon à ma famille, à mes Compagnons membres de l'ordre de la Libération, au Conseil municipal de Colombey. Les hommes et femmes de France et d'autres pays du monde pourront, s'ils le désirent, faire à ma mémoire l'honneur d'accompagner mon corps jusque sa dernière demeure. Mais c'est dans le silence que je souhaite qu'il y soit conduit.

Je déclare refuser d'avance toute distinction, promotion, dignité, citation, décoration, qu'elle soit française ou étrangère. Si l'une quelconque m'était décernée, ce serait en violation de mes dernières volontés. »

Ces prescriptions seront observées à la lettre.

Le cercueil du Général, recouvert du drapeau tricolore, est transporté sur un engin blindé de reconnaissance (EBR Panhard) du 4^e régiment de hussard à Besançon, jusqu'à l'entrée de l'église de Colombey.



Le service religieux est concélébré par Mgr Atton, évêque de Langres, avec l'abbé Jaugéy et le père François de Gaulle, neveu du défunt, dans la petite église où se sont rassemblés, fort à l'étroit, la famille, les paroissiens, et de très nombreux compagnons de la Libération.



Après la cérémonie, le cercueil est porté par douze jeunes gens de Colombey dans le cimetière communal joutant l'église, jusqu'à l'emplacement de la tombe où repose Anne de Gaulle, la fille du Général décédée à l'âge de 20 ans.

A l'extérieur, 40 000 personnes venues de tous les coins de France, dont certaines ont passé la nuit dehors, se pressent dans les rues et aux alentours du petit village de Colombey.

La quasi totalité des souverains et des chefs d'État de la planète ayant annoncé leur venue à Paris, une messe de Requiem, à l'intention de Charles de Gaulle, est officiée par le cardinal Marty, le même jour à 11 heures dans la cathédrale Notre-Dame de Paris.

A Rennes, dans une même ferveur, trois mille personnes prennent place dans la cathédrale Saint-Pierre. Sur les registres ouverts à l'hôtel de ville, les témoignages sont innombrables.

A Chartres-de-Bretagne, les ouvriers des ateliers de l'usine Citroën interrompent la fabrication pour observer cinq minutes de silence à la mémoire de celui qui avait inauguré le site de production de la Janais en 1961.

A Martigné-Ferchaud, à 11 heures, l'office célébré dans l'église Saint-Pierre accueille le conseil municipal, les anciens combattants, les anciens déportés, résistants, prisonniers de guerre, les gendarmes, les sapeurs-pompiers, les enfants des écoles et de nombreux Martignolais. Après la cérémonie, des gerbes de fleurs sont déposées au monument aux morts et à la stèle du réseau Oscar Buckmaster.

A 15 heures, les cloches de toutes les églises de France, en harmonie avec celles de Colombey, sonnent le glas, ce lugubre tintement qui invite à se recueillir quelques instants.

Le soir, à Paris, une manifestation spontanée et silencieuse, impressionnante de ferveur, se déroule place de l'Étoile. Des dizaines de milliers de personnes, toutes générations et toutes classes sociales mêlées, affrontant la pluie, se rassemblent autour de l'Arc de Triomphe pour déposer des fleurs sur la tombe du Soldat inconnu, dans un dernier témoignage d'unanimité nationale.

Daniel Jolys, octobre 2020



Sources particulières :

- L'histoire en question : <http://www.histoire-en-questions.fr/personnages/de%20gaulle%20mort.html>
- Mourir à Colombey de Jacques Chapus, éditions de la Table Ronde, 1971.
- *Ouest-France* des 12 et 13 novembre 1940 (Collection Philippe Jolys).
- http://gaullistes79.free.fr/pages/obseques_dgaulle.htm